Samedi 23 novembre 12h00 [GMT + 1]

NO 355

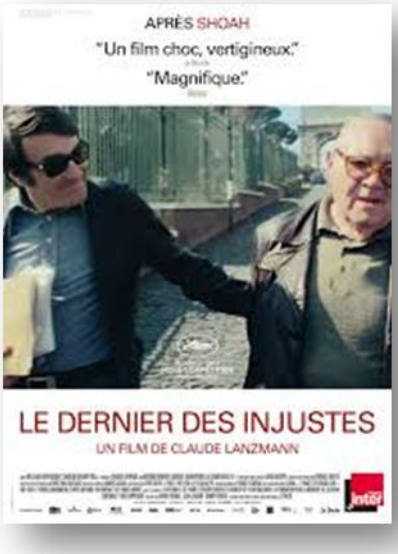
Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde – PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix – AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

- *Le dernier des injustes,* de Claude Lanzmann -

T'erreur humaine ?
Le crime de survivre ou témoin de soi-même

par Nathalie Georges-Lambrichs



Le dernier des doyens des Juifs, Rabbi Benjamin Murmelstein, s'est nommé lui-même « le dernier des injustes ». Claude Lanzmann en a fait le titre de son dernier film, tissé des rushs qui n'avaient pas trouvé leur place dans *Shoah*. Presque quarante années après, il nous est donc donné de voir et d'écouter cet homme, de tenter de cerner ce que pour lui parler veut dire, et aussi se taire et laisser dire.

B. Murmelstein vient de donner une postface à son livre, réédité cette année à Milan : *Terezin, il ghetto modello di Eichmann* (première édition 1961, Bologne, Cappelli).

Ce qu'il dit à Lanzmann, alors, est très simple et tient en quelques mots : les Juifs furent des martyrs, mais non des saints. Lui-même n'a pas été un saint, et il s'explique par certaines contingences pourquoi le martyr absolu lui a été épargné. Surtout il éclaire ce que fut son combat : faire exister, par tous les moyens de la parole en tant qu'elle peut convaincre, ordonner, commander, menacer, terroriser mais aussi galvaniser, le ghetto de Theresienstadt ou Terezin, où « furent débarqués », dit Lanzmann, cent quarante mille Juifs entre novembre 1941 et le printemps de 1945. Benjamin Murmelstein en fut le responsable, après que son prédécesseur eut été assassiné. Il avait une théorie : le ghetto devait exister. Il devait exister à tout prix, par tous les moyens. Il fallait s'employer à le faire exister, même si ce ghetto modèle était une invention du diable, car s'il existait, il ne serait pas rayé de la carte. « Connaissez-vous les Mille et une nuits ? », demande-t-il à son interviewer. C'est Shéhérazade qui a donné à Murmelstein la grande leçon de sa vie, à laquelle en étaient appendues tant d'autres. C'est dans sa responsabilité d'être parlant qu'il a fondé son existence, sans vouloir, dit-il, rien d'autre que persévérer dans son être et accorder à sa persévérance autant de Juifs que possible. Ainsi a-t-il occupé sa place, joué sa partie, sans autre témoin que ce « lui-même » dont il s'est autorisé en tant que rabbin et dit « dernier des doyens des Juifs », fauteur de pertes et de fracas, sans doute, fauteur, pour beaucoup, des pires compromis – comment aurait-il pu éviter cela ? – avec une sorte de certitude qu'en existant lui-même le plus possible et en faisant exister le plus possible ce ghetto-là, par la parole, en y mettant au travail les gens qui y avaient échoué et y perdaient l'esprit, en palabrant, pour faire entendre, par exemple, que si cet homme, là, était prêt à brûler un manteau tout neuf, ce n'était pas par sabotage ou perversité mais par psychose, car n'étant plus dans son corps il ne pouvait plus savoir ce qu'il faisait, il se donnerait

chance de franchir le pas du jour au lendemain, et permettrait à d'autres de le faire avec lui, vers la délivrance. Ainsi vivait-il, en chef de communauté religieuse, tissant, jour après jour, le mince fil qui le faisait « tenir » et avec lui les membres *dispars* de la « communauté » martyr, et mériter même l'insigne privilège de s'asseoir aux côtés d'Eichmann : « Vous comprenez, si nous parlions longtemps, moi debout, lui assis, je finissais par lui parler de haut, alors c'est lui qui a demandé qu'on apportât "un siège pour le juif", et son aide de camp, qui a pris du galon quelque temps plus tard, ne s'en est jamais remis », ajoute-t-il en riant.

« Mais vous saviez », lui dit Lanzmann après un silence, « vous ne pouviez pas ne pas savoir… »

« Non je ne savais pas, oui nous avions des signes, oui nous savions sans doute, mais nous ne voulons pas savoir cela, ce n'est pas la question. Nous sommes tous morts, même si nous ne le savons pas encore », dit-il, usant alors étrangement du présent qui tout à coup nous fait tout proches de lui dans notre actualité et en même temps marque la zone de cauchemar dans lequel parler de ces choses risque de l'entraîner. Car il l'a dit à Lanzmann en commençant : il n'ignore pas le danger qu'il y a à se retourner, comme le dit le mythe d'Orphée, mais malgré cela, en connaissance de cause, il veut y aller, et tenter de dire.

C'est que Benjamin Murmelstein tient à établir les faits, à faire apercevoir son point de vue. Il n'ignore pas qu'en faisant cet effort, il les constitue. Il lui importe de faire savoir qu'il aurait pu partir, d'apporter la preuve qu'il avait les papiers qui lui auraient permis de rester, en parfaite légalité, en Angleterre où il avait eu une mission, et que non, il était revenu, occuper sa place « entre le marteau et l'enclume », non par esprit de sacrifice, car il ne voulait pas mourir, mais parce que c'était ainsi. Il n'entre pas dans la langue du terrible procès que d'autres lui ont fait, il parle pour dire à sa manière ce qui était son souci : la condition faite à la jeunesse, et aussi améliorer l'ordinaire des vieux, quand c'était possible. Il a son idée sur la nuit de cristal (*Kristallnacht*), qui n'a rien à voir avec l'assassinat de von Rath à Paris, dit-il, mais commémore la création de la République de Weimar. Il a son idée sur le procès Eichmann, n'est pas du tout d'accord avec Hannah Arendt, sur l'homme qui lui est apparu comme un démon, un escroc, une franche canaille pas du tout banale, et il en veut pour preuve, vif

et précis comme si les faits dataient d'hier, les malversations et détournements de fonds réalisés par Eichmann avec la complicité d'une certaine agence hanséatique relativement aux visas (qui étaient hors de prix et n'étaient jamais les bons) délivrés en vue d'une émigration qui n'était que prétexte pour détrousser les Juifs. Comme il insistait auprès d'un agent du consulat britannique pour tirer au clair l'une de ces sombres histoires, il se fit dire qu'il ne se conduisait pas en gentleman, et eut cette réplique : « Un Juif sous Hitler ne peut se permettre le luxe d'être un gentleman ».

Murmelstein n'est pas *little big man* ; en quelque sorte c'est tout son contraire : un homme ni grand ni petit, voyageant avec sa part d'ombre, et très, très déterminé à persévérer, sur le fil du rasoir, entre deux abîmes, pour valoir ce que de droit en un temps où le droit n'était plus qu'une caricature, pour assumer son devoir, à une époque qui n'y portait guère, non sans suivre la voie de son dur désir de durer, d'abord en épousant un terrain miné, œuvrant sans trêve ni repos pour le rendre praticable, puis en portant son témoignage, écrit et oral, et en se mettant à la disposition des juges d'Eichmann, qui ne l'invitèrent pas à la barre.

Ne nous donne-t-il pas, ainsi, l'exemple d'une salubre destitution subjective, qui ne s'embarrasse pas du qu'en dira-t-on, visant, au-delà, un dire qui porte et qui demeure ? Non, même s'il est clair que quelqu'un d'autre à sa place aurait fait nécessairement autrement, et qui sait ?, peut-être mieux, ayant vu ce film et entendu le rabbi Murmelstein, il ne me semble pas que cet homme aurait dû, comme on l'a souvent dit, être pendu.

Lanzmann et le trauma :
Des traces effacées aux fausses traces
par Clotilde Leguil

Son film vient de sortir en salle. Il a fait événement à Cannes. Car c'est un événement dans l'histoire du cinéma. Ce film s'intitule *Le dernier des injustes* et nous donne une nouvelle version du trauma du nazisme. Claude Lanzmann a traité du trauma que fût le III^e^ Reich pour l'humanité, comme personne avant lui au cinéma, dans son film culte : *Shoah*. C'était il y a plus de vingt ans. Avec *Shoah*, Lanzmann a trouvé comment dire le *troumatisme*, les traces effacées, en ne montrant rien, mais en laissant la parole aux survivants, parfois aussi aux bourreaux, aux témoins, à ceux qui y étaient et en étaient. À travers les prises de parole de ces êtres revenus de là d'où on ne revient pas, quelque chose de l'irreprésentable de la barbarie nazie fut transmis, gravé, historicisé. Le résultat est que *Shoah* est un film qui reste lui aussi comme un trou dans l'histoire du cinéma. Il ne ressemble à aucun autre documentaire, aucune autre fiction sur la seconde Guerre Mondiale. Il y a un avant et un après *Shoah*, au cinéma, comme il y a un avant et un après le nazisme, dans l'histoire.

Mais aujourd'hui avec *Le dernier des injustes*, Lanzmann traite d'une autre dimension de ce trauma du XX^e^ siècle que fut le nazisme. À travers ses

entretiens avec Benjamin Murmelstein, le dernier président du Conseil juif de Theresienstadt, il évoque cette entreprise qui fut l'acmé de la barbarie nazie : celle de créer un ghetto modèle, pour faire croire au monde entier que les nazis traitaient bien les Juifs. Cette ville « donnée aux Juifs » par Hitler en 1941 fut le résultat d'une volonté de tromper l'Autre en créant de fausses traces destinées à effacer les traces véritables, les traces de la solution finale. Ainsi Benjamin Murmelstein s'entretenant avec Lanzmann, en 1975 à Rome, témoigne de la façon dont il s'est retrouvé engagé dans cette entreprise, décidant de ne pas fuir malgré les opportunités qui se présentèrent à lui. Tout prisonnier qu'il était lui-même dans ses fonctions, collaborant directement avec Eichmann – dont il révèle par son témoignage qu'il incarnait bien le mal dans toute sa barbarie et non dans sa banalité – le dernier président du Conseil juif parvint pourtant à sauver 121 000 Juifs.

Le trauma laisse sur l'être une trace ineffaçable. Certes. Mais avec Lanzmann, on saisit que le trauma, c'est non seulement la rencontre avec l'horreur, mais c'est aussi la rencontre avec des traces factices qui viennent dire que l'horreur n'existe pas. De même en psychanalyse, le trauma, ce n'est pas seulement ce « une seule fois » qui s'est produit de façon contingente, mais c'est aussi le discours d'un Autre qui toujours vient dire après-coup que ce trauma n'existe pas.

Un moment avec Christine Angot

par Anne Ganivet-Poumellec

« J'avais deux ans et demi et j'ai un souvenir très, très fort, je me souviens, je me souviens comment j'étais habillée, je me souviens du sac, du petit sac en bandoulière que j'avais, je me souviens des wagons… Je me souviens de ces éléments-là.
Je me souviens de notre arrivée dans un grenier ; une chambre avec un matelas au milieu, avec une lucarne.
Je me souviens, je me souviens, je revois encore.
Je n'ai aucune photo et je me souviens.
Et je me souviens d'avoir dit : "C'est là qu'on va vivre maman ?", en regardant le matelas où on allait dormir tous les quatre… »[1]

Qui parle ? Anne Hidalgo, dans les sept minutes qu'elle a accordées au blog des Journées 43[2].

« Autour d'elle des gens vont et viennent. Elle s'assoit sur une des chaises en plastique. Personne n'attend aussi longtemps qu'elle. Les gens mangent un sandwich ou un fruit avant d'aller prendre leur train. Elle a faim, mais elle n'a pas d'argent. Heureusement qu'à ses pieds elle a son sac de voyage, qui est la seule chose familière de toute la gare. Elle le regarde. Et elle lui parle. »[3]

Qui écrit ? Christine Angot – invitée aux 43e Journées de l'ECF dimanche dernier.

Ces deux amies de la psychanalyse ont joué le jeu du micro tendu par les organisatrices des Journées et ont accepté de parler du traumatisme, de ce que c'est pour elle.
Pour la petite fille, la figure du traumatisme sera bordée par la bienveillance de l'Autre, et le destin de sa parole politique.
La jeune fille, appareillée, elle, d'un Autre impossible, soit réel, prendra le train de l'écriture.

Christine Angot a dit la voie symptomatique douloureuse qui l'a menée jusqu'au bord du lit de l'écriture, puis comment ça a commencé, devenant ce qu'il y a de plus important. Elle a dit aussi comment la psychanalyse lui sert. Puis comment elle nous laisse glisser un corps entre les mots d'*Une semaine de vacances* pour incarner le texte qui devient inoubliable.

Faites cette expérience, si vous ne l'avez pas encore tentée, lisez le livre de Christine Angot *Une semaine de vacances*, bien sûr, vous le lirez d'une traite et, bien sûr, vous ne pourrez plus jamais oublier où se trouvait votre corps, où vous respiriez, lisiez, sentiez lorsque vous empruntiez les lettres de ce texte.

L'écrivain Christine Angot nous a fait un bien inestimable en lisant ce qu'elle avait écrit pour nous, ce dimanche 17 novembre, et nous l'avons applaudie à tout rompre.

[1] Extraits librement choisis de la vidéo *les-7-minutes-de-anne-hidalgo-1ere-adjointe-au-maire-de-paris*

[2] Les 43e Journées de l'École de la Cause freudiennes se sont tenues les 16 et 17 novembre 2013 sur le thème « Trauma. Les traumatismes dans la cure analytique. Bonnes et mauvaises rencontres avec le réel ». Articles et vidéos sur journeesecf.fr

[3] Angot Ch., *Une semaine de vacances,* Paris, Flammarion, 2012, p. 137.

- Autour de l'exposition

Maryan, la ménagerie humaine -

Les carnets de Maryan

Conférence de Gérard Wacjman

En 1971, à l'instigation de son psychanalyste new-yorkais, Maryan emplit une année durant neuf grands carnets. On y retrouve des scènes qui hantent la psyché de l'artiste et que le dessin, mieux que les mots, lui permet d'exprimer. Certaines sont évocatrices de son enfance juive en Pologne, d'autres, peuplées de gardiens et de soldats, sont marquées par l'expérience concentrationnaire, d'autres enfin sont parsemées de motifs récurrents, de boîtes-cages, d'hommes à tête d'animaux, d'exécutions... Jamais, probablement, un artiste n'aura associé, de façon aussi approfondie, expérience psychanalytique et pratique du dessin. Ces carnets sont la clé d'entrée dans l'oeuvre de Maryan.

Maryan
Dessin du carnet nº 2, 1971
Dessin du carnet nº 9, 1972
Encre de Chine sur papier
Paris, Centre Pompidou, Musée national d'art moderne/Centre de création industrielle, don de Annette M. Maryan en 2012
© Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais / Philippe Migeat - DR

« Dans l'art pariétal, il y a ce qu'on nomme les mains négatives. L'artiste collait sa main sur la paroi et crachait la couleur contenue dans sa bouche. Il y a quelque chose comme ça chez Maryan. Pas peindre simplement, comme tout le monde, avec ses souvenirs, son histoire, ses pensées intimes, mais peindre avec son corps, ce qui l'habite, tout ce qu'il contient, se cracher sur une toile et dessiner son être négatif. » G. W.

Conférence de G. Wacjman : mercredi 4 décembre 2013 à 19h30

Exposition : jusqu'au 9 février 2014

Musée d'art et d'histoire du Judaïsme
Hôtel de saint-Aignan, 71, rue du Temple, 75003 Paris
Métro : Rambuteau ou Hôtel de Ville
http://www.mahj.org/fr/3_expositions/expo-Maryan-La-menagerie-humaine.php

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

rédaction catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

▪ rédaction

coordination catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture pierre-gilles gueguen, jacques-alain miller, eve miller-rose, anne poumellec, eric zuliani

édition cecile favreau, luc garcia, bertrand lahutte

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole graciela brodsky

-Lacan Quotidien au brésil angelina harari

-Lacan Quotidien en espagne miquel bassols

- pour Latigo, Dalila Arpin et Raquel Cors

- pour Caravanserail, Fouzia Liget

-pour Abrasivo, Jorge Forbes et Jacques-Alain Miller

diffusion éric zuliani, philippe bénichou

▪traductions chantal bonneau (espagnol) maria do carmo dias batista (lacan quotidien au brésil)

▪designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

▪technique mark francboizel & olivier ripoll

▪médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura
▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : dominque holvöet et florencia shanahan
▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) **ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",**
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : *manuelles* **dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10** •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •